

Marie Pra

ESSAIS

DE MARIE PRA

La sculpture – la cuisine – le racisme

Marie Pra

MARIE PRA

DES FLEURS ET DU CHOCOLAT

Modeste essai sur la Sculpture

OUVERTURE

Il n'existe que peu, aujourd'hui, dans les librairies et au cœur des musées d'art moderne, de place pour la sculpture. C'est un art pétrifié – sans jeu de mots.

J'ai pu dessiner, écrire, lire à voix haute, mais je n'ai jamais eu le génie de la sculpture. Cette dernière demande un travail colossal. Non seulement en termes de sensibilité esthétique, mais aussi de force musculaire, d'habileté technique.

Pour la grande histoire, Camille Claudel, sur les photographies qui nous la dévoilent travaillant la matière avait, à quarante ans, des bras de « forte femme ». Celle que son frère décrivait comme une beauté foudroyante s'était complètement martelé le corps, les muscles, à asservir des blocs de plâtre, de bronze, de marbre.

La sculpture est donc à bon droit de fasciner quelques uns car elle nous laisse un sentiment d'impuissance. Ne parlons pas simplement de la difficulté à plébisciter un artiste, à le comprendre, à mettre en mots clairs ce qu'il aurait tenté de transmettre. Pour les célébrités de la sculpture enterrées sous le marbre – sans ironie – la question de la transmission ne se pose quasiment plus – mais, pour les quelques sculpteurs contemporains, c'est une autre paire de marteau. Par ailleurs, si beaucoup peuvent peindre et dessiner avec talent, l'accès à l'art de la sculpture reste un mystère.

Je souhaiterais, dans cet essai sur la sculpture, ne pas m'en tenir à un simple exposé de cette vocation telle qu'elle existe, clairsemée, dans le paysage artistique actuel. J'ai, en effet, la possibilité de penser la

sculpture grâce à mes échanges avec d'autres personnes, que j'interroge sur cette énigme, grâce à mes déplacements, grâce à mes lectures, y compris durant mes pauses au travail. Par conséquent, la sculpture tâtonne, s'imbrique peu à peu dans ma vie. Elle accompagne un cheminement personnel qui, comme toute autobiographie, permet des aveux, mais aussi des reculs et des bienséances.

La sculpture est, comme l'autobiographie – encore qu'à un niveau d'exécution incomparablement plus difficile – l'art de l'aveu et de la distanciation. C'est une offrande disciplinée.

Mme Chartier (mai 2015)

LES PETITES PRETRESSES

Nos ancêtres grecs, dans leurs représentations archaïques, peuplèrent leur univers de sculptures primitives, proches, dans leurs asymétries, leurs petitesesses, leurs couleurs originelles – car les statues étaient peintes – de certaines sculptures contemporaines. En guise d'expressions, une grimace silencieuse.

Il semblerait qu'il soit difficile de sculpter l'espace entre la bouche et les joues.

Au commencement étaient les corés, ces prêtresses de petite taille, le pied gauche légèrement en avant, tenant des offrandes – fruits, victuailles. Peu à peu, vers le Vème siècle avant notre ère, les sculpteurs vont les vêtir de ces drapés qui devinrent l'archétype de l'habit grec. Le *péplos* est le plus léger, le plus flottant d'entre eux.

Il fallut un siècle avant que l'artiste grec se sentit capable de reproduire l'homme et ses actions comme s'il les vivait, et d'inaugurer des hommes « idéaux » de six *pièds*. Les modèles, les proportions, les mesures avaient une importance sans commune mesure avec la fantaisie accordée aujourd'hui à l'artiste.

Les Grecs avaient élaboré ce modèle : le jeune athlète dénudé, le guerrier et l'homme au chien. Ils creusèrent le socle de nos représentations idéales.

L'intérêt porté à la représentation des figures peut, cependant, être interprété – en psychologie – comme une plus grande attention portée à l'être humain et à son expression positive, ou angoissante.

Depuis l'Antiquité, les artistes avaient été censurés pour avoir recherché une simple imitation de la nature de préférence à sa version idéalisée. Aristote, maître de la tragédie, avait faussé le jeu : il désirait que les acteurs ne mettent en scène que des situations universelles : pas d'exemple, pas de traits distinctifs. En cela, le maître était lui-même proche du ciel, tout à tour décevant et exaltant, des idées.

Aujourd'hui, quelques femmes sculptent des corps : l'une, Nicole Enard, dans une rue banale, hantée de voitures et de supermarchés, reproduit le carré poussiéreux d'un atelier de campagne, échelonnant contre une vitrine salée par le calcaire des hommes en menhir, des bonzes, des sourcils gaulois, des silhouettes aux seins menus et un Charlemagne en pierre brute. Elle frappe, taille, puis arrondit, à partir d'une matière d'architecte. Peu de passants se ruent sur sa province. Une autre, Marie La Varande, propose sur bois et terres cuites des gentillesses médiévales, des petites femmes fines, aux poitrines délicates, sans la contorsion atroce qui anime au visage les sculptures de cette époque. La fragilité des châtaignes illumine son idéal.

Combien d'artistes minimalistes, habituées à la minutie, au calibrage, au joli façonné par les injonctions soigneuses des grandes écoles, suscitent actuellement notre timidité, mais sans nous ébranler le moins du monde.

La sculpture emploie des pénis et modèle des seins. Elle tricote rarement dans l'ambiguïté. Le sculpteur semble se moquer des discours et dire : « je vous rends les choses telles qu'elles sont ». Il impose sa psyché, avec plus de sincérité qu'un discoureur onctueux.

Je travaille dans un milieu de femmes. Un ou deux hommes... y étouffent. Presque personne n'y va au musée. Je m'y adapte, avec celles qui me le permettent.

« Mon père, me dit une collègue – la plus cultivée, une femme grêle, au corps sec et aux yeux gracieux – , est un monsieur adorable. Kabyle, il est venu en France après la guerre d'Algérie. Il a alors vécu

dans les bidonvilles. Ma mère est Kabyle aussi. C'était un mariage arrangé. Lui était content – ma mère, plutôt belle femme, déçue, elle aurait aimé épouser un homme grand !

–Mais, m'exclamai-je fort étonnée, si c'était un mariage arrangé – comment ont-ils fait ? S'en sont-ils... arrangés ?

–Oui, parce qu'ils ont eu sept enfants. Donc ils se sont aimés, mais pas d'une façon passionnelle. Ma mère, comme on aime le père de ses enfants. Nous avons tous faits de longues études. »

J'avais du mal à comprendre qu'on puisse être heureux en couple à ce point-là.

Au travail, pour nous émerger de notre cercle consanguin, notre direction organisa une réunion sur le thème de la différenciation sexuelle. C'était un thème à la mode ; il avait engendré tant de distorsions grotesques qu'il produisit des générations entières de timides idéologiques et de vaincus épidermiques.

Je ne comprenais pas pourquoi ce sujet – la théorie du genre – pouvait prêter à débat ; ceux qui fréquentent nos bureaux passent devant des cabinets de toilettes hommes et femmes, mais combien d'honnêtes gens ne verraient pas même une Joconde sur un trottoir. Et combien de fois, dans des situations d'urgence, m'a-t-il fallu dire que les hommes devaient être là, avec les femmes, auprès d'elles, et même pour les défendre contre d'autres femmes – sans que ceux-ci en prennent conscience spontanément !

Durant cette réunion sur le thème éculé de la suprématie du Phallocrate – la femme serait victime par essence, l'homme n'est pas défini – parmi douze personnes, nous étions dix femmes et il y avait deux hommes... qui ne pipaient mot.

« Vous êtes des hommes, je vous regarde depuis tout à l'heure, m'exclamai-je presque en colère, nous ne parlons que de la supériorité masculine et... » allai-je dire en substance, vous vous laissez écraser !

« Il est montré à présent, dit une collègue, qu'il existe peu de différences, du point de vue biologique, *au stade du développement du nourrisson*, entre l'homme et la femme.

–Mais comment cette mince différence – de départ, songeai-je – conditionne-t-elle, par la suite, le développement de la sensibilité, et ce qui l'accompagne, l'expression de l'intelligence et du langage ?

–C'est social.

–Un homme marche comme un homme et une femme marche comme une femme parce qu'on leur a appris qu'il était bon de marcher ainsi. Ce sont des codes.

(Les hommes sentent juste leurs érections, paraît-il)

–Un homme qui marche comme un homme, et une femme qui marche comme une femme, c'est agréable, rétorquai-je.

–Ce qui est agréable pour une personne ne l'est pas forcément pour les autres.

–C'est vrai...

–Pourtant, j'aime les femmes féminines.

–Donc, tu vois, tu trouves que c'est agréable. »

Dans la société japonaise, où l'on travaille aussi, il y a un mot pour exprimer l'agréable : *kimochi*. Il évoque un bain chaud, des vapeurs voluptueuses reposant le corps.

Tandis que la discussion s'allongeait autour de théories sur le sexe et la reproduction sociale, je songeais que les hommes et les femmes ne faisaient que reproduire leurs propres conformismes, leur propre paresse à créer, à s'affirmer ou à formuler leurs opinions intimes, clairement.

Très vite, la révolte enfantine d'une de mes collègues contre l'ordre établi sembla oubliée – je la retrouvai, radieuse, sur un quai de gare, avec

une jupe longue de coton, et un verni rouge aux orteils, glissé sous des sandales estivales. Il n'y a pas plus gentil qu'une femme heureuse de sa robe.

MENTION HONORABLE

Le quartier où je réside n'est pas riche en expositions de sculptures, mais il me fut permis d'y faire une rencontre inattendue avec une ancienne amie d'Honoré, caricaturiste défunt de *Charlie Hebdo*.

Madame S ... est psychologue et son mari, trente et un ans de plus qu'elle, est un boulimique agenceur de peintures ; une de ses reproductions, un paysage bleu de Venise, a irrésistiblement attiré mon œil – son caractère onirique, et les vertus de la *blue thérapie* ; pour mon interlocutrice, il renvoyait au bonheur d'un séjour en couple ; sous l'abstraction aboutie, la nuit était bleue, l'amour était bleu...

Elle me fit visiter l'intérieur de son atelier ; elle bénéficiait d'une terrasse intérieure merveilleuse : une table, une courette garnie de plantes et un bouquet de fleurs – les autres sont en attente de sève printanière ; derrière, leur maison – « une chance énorme, un coup de cœur », plusieurs pièces, un côté campagne, original, un rayonnage de livres et des toiles en tous sens... Deux chats : « Nous avons été originaux, dit-elle avec un peu d'auto-ironie, elle, la blanche tachetée de noir, c'est Goya, lui, le noir c'est Dali. ». Elle prit ce dernier dans ses bras et le souleva, mastoc et satisfait, les pattes en l'air.

« Vous ne vous en sépareriez pas !

–Certes non. »

Il régnait, dans cette cour pleine de recueillement naturel, dans ces quelques pièces boisées, un profond silence. On devine, à l'intérieur des gens, si ceux-ci mènent une vie riche, ou originale ; ils se construisent en symbiose avec leur mobilier, et pèsent l'âge du bois qui les observe.

« Le quartier, c'est un village, dit-elle.

–Oui, et ce n'était pas comme cela avant, remarquai-je. J'habite une rue où cela a été très difficile – nous avons des toxicomanes. Oh, il y en aura toujours qui font les marioles. Mais cela semble s'être pas mal résorbé. »

L'atelier du mari comporte des centaines de toiles, une palette d'acryliques, un bol gorgé d'eau coloré ; je demandai la permission d'éprouver ces objets. Elle me dit aimer chacune de ces toiles. Au contraire, j'ai tendance à penser que la boulimie de l'artiste l'empêche de produire des œuvres vraiment marquantes. Peu de peintres, de sculpteurs, vivent en acmé perpétuelle. Sur des dizaines de créations, seules quelques unes restent en mémoire. J'ai du mal avec l'abondance car elle empêche la qualité et l'imprégnation qui va de pair.

Elle se dit heureuse dans sa vie de couple. Malgré les trente et un ans d'écart. Elle en a quarante, et j'ai envie de la regarder et de lui parler car on sent en elle une « personnalité » : des cheveux courts, un roux léger. Maigre, en pantalon, presque osseuse, assez grande, elle a un côté disponible, avenant, on pourrait même dire qu'elle est jolie.

Sur son bureau, le *Traité d'Athéologie* de Michel Onfray (livre que je n'ai pas lu). Je n'eus pas la possibilité de le feuilleter à l'occasion : elle avait posé ses clefs dessus. Peut-être son auteur n'avait-il simplement pas envie que je le lise.

« Vous êtes athée ? demandai-je.

–Je suis catholique, mon père était diacre. Quelqu'un de très traditionnel... (Elle réprima une grimace en prononçant ces phrases).

–Et... la coupai-je, il n'était pas satisfaisant ? »

Ce ne semblait pas particulièrement sa pensée.

–Il est devenu excellent ami avec mon mari. »

Dans l'atelier, contre la vitrine, je trouvai un énorme livre consacré au dessinateur Honoré : des textes, des signatures, quelques dessins et vers mirlitonant. Un ensemble très consensuel. Il est, aujourd'hui, impossible de faire scandale : mais trouver la qualité est devenu un sacerdoce. J'écrivis *Quan Vei la lauzeta mover de Bernard de Ventadorn* – en ajoutant qu'ainsi j'inscrivais ces êtres nommés dans le livre de Vie.

Elle m'assura que son époux et elle étaient amis avec Honoré et sa fille Hélène depuis des dizaines d'années.

« Il habitait rue Nollet. Une crème d'homme. Adorable. Beaucoup d'érudition et... poète.

– Qu'aimait-il comme poésie ?

– Comme poésie ? Je ne sais pas exactement.

– Sa démarche ?

– Il était grand – elle contrefait le poids de ses épaules – avec un accent du sud-est.... Je n'arrête pas d'y penser ces jours-ci. »

Elle semblait souffrir en disant cela.

Elle me montra les photographies où le caricaturiste défunt se tenait avec un évêque aux opinions jadis « sulfureuses » – je ne sus pas lesquelles – buvant un verre d'alcool, et son mari. Il avait les narines enflées. Devant ce cliché inédit, encore que fort peu esthétique, je me demandai quelle était la démarche d'Honoré *vivant*. Sans doute avait-il le pas lourd comme d'autres l'ont rapide, cahotant ou souple.

–Il nous a laissé des dessins, dit-elle en parlant du défunt.

–Vous pensez que cela peut faire plaisir ? demandai-je.

–Oui... » Car je songeais que moi aussi, j'avais envoyé des portraits à l'auteur du *Traité d'Athéologie*.

Le fait de voir qu'une femme de quarante ans pouvait mener une vie de couple heureuse, avec un homme plus âgé, me permit d'entrevoir

la possibilité d'une reconstruction pour moi, après sept ans de vie commune, soldée par des visites épuisantes à l'hôpital.

« Je fais sécher des culottes, me dit-elle, quand ma vue tomba sur le linge.

–Cela ne me choque pas ; dis-je. Cela m'arrive aussi. »

Elle me dit que, dans les rues adjacentes, deux mois auparavant, une immense réunion de six-cent cinquante personnes a été organisée, avec les journalistes de *Charlie Hebdo*, qui étaient radieux... On avait, pour ce, vidé des bouteilles de vin.

« Je n'aurais pas tenu au milieu de six-cent cinquante personnes », murmurai-je.

Madame S... me demanda, en passant, si j'avais une religion. Je lui répondis fugitivement que j'étais né dans un milieu anti religieux et que je m'étais presque entièrement convertie au judaïsme ; que c'était *Pessah* et que je mangeais du pain azyme. – Elle s'éloigna de moi, alla à la fenêtre, détourna le regard, sortit un fume-cigarette et huma nerveusement ses bâtons de nicotine. Je la sentis en retrait. Comme si j'allais lui imposer une pratique religieuse – la mienne ou « celle de Mahomet ». Je sentis qu'elle avait pris peur – comme ceux qui, confrontés à une étrangeté de la nature, évoquent le poids des idéologies et tentent de juguler leurs gestes de retrait. Elle parla de maladie, de cancer, des larmes qui lui resteraient pour pleurer. « Je ne suis pas pessimiste », conclut-elle – ce qui me sembla peu cohérent.

« Vous avez une personnalité, lui dis-je. Ce n'est pas la mienne, mais vous en avez une.

–A très bientôt », me répondit-elle, en hochant un peu la tête.

LA MURAILLE

Le travail, dont on me disait incapable, m'aïda à reconstituer la statue : pas un jour sans une tâche, un progrès, un achat, une observation, une ligne, un reflux de mémoire.

Un homme, physiquement banal – mais qu'il serait parjure de dupliquer ! – et ce qu'il fit ce jour-là, n'aura lieu qu'une fois – vint sur mon lieu de labeur, réparer une imprimante. Pour mes collègues, il s'agissait d'un simple technicien de passage, dont on aurait à peine salué la présence ; je ne pus résister au plaisir de l'observer faire, de lui demander de l'aide, de lui proposer un bout de brioche ; je le regardai et questionnai avec un profond respect, n'ayant pas la fibre manuelle.

Il me révéla que je travaillais avec une imprimante coûteuse, polluëuse, vétuste de près de vingt ans, alors que des centaines d'imprimantes neuves étaient achetées, jamais utilisées, et jetées à la décharge, par des... millionnaires du gaspillage.

En prenant le métro, je notai l'impossibilité où était l'être humain de s'attacher à des êtres qui ne peuvent, décemment, signifier quelque chose pour lui : les centaines de milliers de personnes croisées dans une ville ; la surabondance de figures, de voix, génère un paysage atone, uniforme, jusqu'à l'étouffement. Nul ne peut accepter de faire rentrer ces personnes dans son existence ; cela induirait un éclatement total de la personnalité. Le désir de sculpture provint sans doute d'un désir de tailler dans cette abondance, de faire exploser le moule. L'artiste, en éliminant les mâchefers du quotidien, s'excuse auprès de la foule en lui léguant, sur pierre ou terre, quelques uns de ses rejetons.

Et si l'artiste savait l'hostilité de la foule ? En sculptant des muets, il accepte des muets dans son public, et se prédispose à poser pour un sourd. La sculpture est propre au champs de la postérité mais pas à

celui du mouvement immédiat, si cher à nos contemporains. Le statufié n'a ni démarche, ni mobilité, ni élocution. Son mutisme – premier symptôme inquiétant. La statue, c'est l'idéalisation des fonctions dans l'après-vie. C'est la résistance au manger bouger.

La statue est inattaquable, comme tout ce qui est consacré, mais ce retrait par rapport aux regards négatifs la met hors de la vie et de ses fluctuations – ses possibilités. On refait une poésie, on refait mal une statue « ratée ». Le mouvement a un effet psychotonique – euphorisant – appliquer, joindre, toucher ! L'effleurement, la caresse – la réalité d'une relation – et non contacter, rejeté par les puristes – car le contact maintient une relation sur le mode idéal.

Un portrait sans pupille terrifiée. Lorsque l'artiste a dessiné les yeux, ces derniers habitent enfin d'une âme le dessin. La sculpture figurative en *comparaison*, semble habitée d'une âme, mais sans yeux ! Ces derniers y sont accessoires. Le portail des yeux fermés, il y a sécurité...

LA TENDRESSE MASSAI

Ma première exposition de sculpture inédite, je la vis par hasard – en avance à un rendez-vous – ; il s’agissait des créations sur bois de Jean-Marie Houel, un artiste de province venu exposer dans le palais de la Mairie d’une commune de banlieue parisienne. Malade, il était, hélas, totalement absent de l’exposition – un panneau lui était consacré. Un livre d’or – disons de notations – attendait en rebord de salle. Seuls ses amis, donc ses laudateurs, lui inscrivent des messages élogieux. Les livres d’or laissent une impression de « copinages » pour enfants que je tente de ne pas perpétuer, puisque ce sont des *viva* qui, au final, n’apprennent rien sur le travail de distanciation de l’artiste.

Le travail était là, sur des piédestaux de pierre – quelques sculptures sur bois, une douzaine de pièces, ce qui est déjà l’œuvre d’une vie : une femme Massaï, une allégorie de Rêve, des templiers aux larges épaules, des chevaux, des créatures mignonnes, entre l’enfant et l’animal. L’inspiration, même lorsqu’elle invoque les temps médiévaux, semblait ici rattachée à l’art africain. Peu de grâce au sens antique, ou d’harmonie, mais le sens du massif, du drolatique, du touffu, du bedonnant incongru. De la peluche sur bois.

Qui était, me demandai-je alors, l’homme concret capable d’enfanter ces féeries ? Certaines sculptures contemporaines, en mode douceur, *mignon*, sont si émouvantes qu’elles attirent douloureusement la corde sensible.

Les sculpteurs grecs, qui laissèrent à la postérité des canons de beautés masculines – des corps parfaits – étaient de sublimes immatures psychiques : leurs passions se portaient vers des adolescents, dont ils faisaient des hommes. Les artistes d’aujourd’hui,

qui se dérobent face à la cascade du réel, n'héritent-ils pas, en cela, des Grecs ?

Il n'existe que de faibles degrés, dans la synesthésie, entre la femme heureuse et la chatte. J'ai une chatte âgée de onze ans prénommée Caramel – ce somptueux biscuit tigré, abimé dans une volupté perpétuelle, ronronnant, se colle sur moi dès que la moindre souffrance me taraude, me fait tressauter de rire par la douceur chaude de son ventre et ses regards fixes, insouciantes ; elle évoque la sculpture en bois. Je dis parfois qu'elle est la chatte de Messire Rabelais – elle n'a pas la hideur physique de l'écrivain, mais, comme dans l'Abbaye de Thélème, elle ne tolère que le beau, le bien, le luxe, le plaisir, le parfait. Elle ne semble pas perturbée par les anticipations et les rétrospections oiseuses que s'infligent les êtres humains. Mais elle comprend le français, à force de m'entendre lire. Un soir, où seule dans mes draps, je marmonnai des mots emprunts de douleur, elle vint spontanément se lover sur ma poitrine. Je l'appelle « mon ange ». Lorsque je m'absente, je sais qu'il me faudra revenir – pour elle, et pour quelques autres.

LA CLEPSYDRE NORMANDE

J'étais statufiée depuis longtemps et je perdis mes écailles de pierre en rêvant après avoir découpé une peinture du mythe de Pygmalion.

Je cherchais depuis quelques temps (aussi loin que remonte ma mémoire, cette recherche doit remonter à une dizaine d'années), un certain Michel Onfray – je le retrouvai, finalement, tassé sur une chaise dans une caverne. Il était là, mais peu amène, psychorigide comme Tertullien, fort occupé à travailler et à tailler dans la paperasse. Il détourna vers moi un visage sinistre ; or, je l'embrassai simplement, sur la bouche – ce qui le métamorphosa – il y eut un effritement, une secousse sismique – Pygmalion dut éprouver la même sensation lorsque sa statue prit vie. Etant dans l'impossibilité d'aller au fait, car l'acte entier me serait trop douloureux, je fus, cependant, contre son corps, remuée de chaleur, de bonheur, de caresses, de parfums, de vibrations subtiles. Ce fut un immense pas en avant – ou, devrais-je dire – un retour positif de dix ans en arrière – car je n'avais pas éprouvé de plaisir depuis près de deux lustres. A vivre avec un bloc, j'étais devenue un rocher. D'où un sourire spontané, orgasmique – sans rien d'obscène – jovial – que je ne supportai pas de voir terrassé par des êtres incapables de me comprendre. Dix ans sans plaisir, c'est beaucoup. J'ai des amis de quatre-vingt ans pour qui chaque minute d'amitié est précieuse ; que serais-je à leur âge, me sentant déjà fatiguée à trente-cinq.

De passage en Normandie pour un séjour intense, j'eus l'opportunité de connaître un atelier de sculpteur. M. Alain Triballeau a participé plusieurs années au Salon des Indépendants Normands de Rouen ; il est président d'une association consacrée à l'art de la céramique et donne des cours afin de diffuser son apprentissage.

Quinze sculptures sont exposées dans les trois pièces que je visite, reçue par un homme timide et jeune à qui j'explique ma volonté de découvrir, et faire connaître, un art dans lequel je reste novice.

Je pose mes conditions : refus de consulter le site de l'auteur et désir de connaître effectivement ses sculptures en les touchant.

L'artiste n'est pas là ? A qui peut-on parler lors d'un vernissage de quatre-vingt-dix personnes, encroûté dans des conventions ?

Je dis au jeune homme guidant la visite :

« Ce n'est pas important. Les artistes nous parlent aussi par le silence. »

Je griffonne quelques notes propres aux termes techniques : « rassurez-vous, dis-je à mon interlocuteur, qui me prépare des feuillets présentant le parcours de M. Alain Triballeau, ceci est un brouillon, c'est mieux lorsque c'est imprimé. »

Il se montre délicat, je reste concentrée, presque professionnelle dans ma visite. Le terme rouge revient souvent dans ses œuvres. La base de la terre rouge, une fois cuite, prend une coloration tirant du brun au noir ; il est impossible de transposer le prisme de la couleur picturale en l'appliquant à celui de la matière.

« Je ne maîtrise pas les codes », dis-je.

L'artiste se situe dans la lignée de la sculpture contemporaine, privilégiant le non-figuratif. La sculpture *Jardin Zen* – M. Alain Triballeau se dit familier de la culture nippone – présente sa méthode de fabrication des sculptures : sous un cadre de verre, il appose un contour de charbon, un centre de terre cuite rosée puis, au centre, des copeaux de bois. Le résultat – la pierre aboutie – est obtenu par réaction chimique.

Sa technique de fonte : la terre – à partir d'un modelage de base – est cuite à mille degrés. L'eau permet de refroidir l'œuvre ; une fine pellicule se développe autour de l'objet, puis, par le modelage de base, en frottant et grattant les particules, les aspérités apparaissent avec les dégradés de couleurs du brun chaud au noir, du gris au blanc...

La forme générale évoquée par M. Alain Triballeau est la rotondité – même s'il peut nous surprendre avec une pomme de pin ou une clepsydre.

« Qu'est-ce qu'une clepsydre ? demandai-je à mon interlocuteur.

–Je ne sais pas. »

Il réfléchit.

« Cela m'évoque un sablier qu'on retourne pour mesurer le temps de la cuisson d'un œuf !

–Ah oui, pourquoi pas, dis-je en souriant. Je chercherai dans un vieux dictionnaire ».

La clepsydre est une horloge à eau.

Le sculpteur avoue, à travers son œuvre, une prédilection pour les évocations astronomiques, les volcans, les stalactites transposées en feu figés, érigées ou hérissées un jour d'exubérance – n'oublions pas la structure cyclothymique de nombreux artistes – les galaxies – peut-être une forme éruptive évoque-t-elle un paisible Hiroshima... intérieur.

Je ne fais ici que poser mon regard sur l'œuvre du sculpteur et y apposer ma vision en la comparant à ce que révèle son univers psychique.

M. Alain Triballeau utilise la céramique raku, une technique ancestrale de faïence polie et enfumée. Au toucher, ces œuvres lissées évoquent le bronze, mais aussi le corail et la lave sèche (qu'il a choisie en bleu dans une sculpture en teinte grise et noire).

Il n'est pas courant de pouvoir toucher les sculptures des artistes. Cela est juste permis dans la culture shintoïste et bouddhiste. Au Japon, les touristes ont la possibilité de toucher les œuvres d'art, tandis qu'en Occident, un voile de préservation drapait les tableaux, sculptures et monuments – les japonais diraient : *sawaremasen*. (ne pas toucher)

Etre en relation avec l'œuvre de l'artiste permet d'appréhender son univers en y déposant sa subjectivité, par association tactile, mentale, et sauts de vocables. Si ce n'est hélas en présence de l'artiste, que ce soit au moins aux côtés d'un représentant de ses œuvres.

Un heaume, que M. Alain Triballeau a préféré nommé « Casque-Masque », évoque les dômes impénétrables déposés sur les visages des soldats anglais : c'est le repos légitime de quiconque, se sentant menacé, préfère le masque à l'affrontement du jour. Encore la muraille !

Pour le reste... Astronomie, galaxies, œufs, amandes... L'univers de M. Alain Triballeau est un univers de cailloux.

–Veuillez m'excuser, dis-je au jeune homme qui eut la bonté de me faire visiter l'atelier, si j'ai manqué de politesse vis-à-vis de la peinture – il y avait de nombreuses toiles, de couleurs parfois exubérantes, attendant leur heure contre les murs, ou sur le sol – pour privilégier la sculpture. C'est cette dernière qui m'intéresse actuellement. »

BALANCEE DE FLEURS

De retour dans la région parisienne, non loin des trains, je m'arrête devant une sculpture à la mémoire des résistants et des martyrs de la déportation, consacrée par la mairie de la ville où je travaille.

Cinq bouquets de fleurs, déposée par les politiques locales, les associations municipales, ou de jeunes, ornent une sculpture de marbre.

En est-ce une ? N'étaient ces fleurs sublimes, qui remarquerait qu'il s'agit d'une sculpture ou d'une pierre tombale ? Je vois plutôt un monument. Une bassine de marbre, balancée de fleurs. A côté, un pic, une colonne pointue, un couteau de pierre à la quête du ciel. Au centre de cette stèle, un cube. On se recueille, ou on recule. Certains pleurent, d'autres ignorent. Rien de plus architecturalement impersonnel. Mais c'est immense et, sur la partie droite du monument, on perçoit, en lettres dorées, les noms des défunts : une place pour les déportés, une autre pour les fusillés. On jurerait que ce bras de marbre est une manche humide de larmes. Encore faut-il réussir à décrypter les noms sous la poussière, les bruns d'herbes, l'oblique de la lumière...

Pourquoi n'y a-t-il pas de visage pour ces morts ? Parce que ceci est un monument, à peine un cimetière. Ni un album de familles. Ni un cerveau bien rangé. Parce que ces êtres, sans doute merveilleux pour beaucoup d'entre eux, furent fusillés et déportés. Même leurs noms, sur le marbre poli, résistent à la lecture.

Je connais des gens bien portants, qui vous maudirait presque parce que vous ne les nommez pas sur un bout de papier. Superstition d'enfants que de vouloir, partout, tous les jours, son nom et son prénom annoté en bleu – inversion de la peur du roux au Moyen-Age... J'ai plus

d'affection pour les mœurs des résistants que pour des caprices nominaux. Au retour de Normandie, je pris quatre ou cinq ans d'un coup sec. Depuis, je suis plus émue qu'autrefois par la compagnie du marbre sous lequel dorment des morts ayant lutté, jusqu'à revivre leurs vibrations.

FIN

CATALOGUE

Les publications et les expositions consacrées à l'art de la sculpture demeurent des initiatives isolées.

Il est bien sûr possible de trouver dans le commerce des rétrospectives importantes consacrées à Camille Claudel :

- *Camille Claudel, le miroir et la nuit*, de Gérard Bouté, directeur d'école d'art, Les Editions de l'Amateur, 1995. (236 pages)
- *Camille Claudel, catalogue raisonné* élaboré par Anne-Rivière, Bruno Gaudichon, Danielle Ghanassia, 2001. (368 pages).

Moins connues sont les publications réservées aux artistes suivants :

- *La Vitesse des simulacres, les sculptures de Pollès*, de Michel Onfray, édition Galilée, 2008. Outre un livret de photographies, le philosophe propose ici une lecture psycho-analytique et culturelle – par de nombreuses références à la culture antique – des femmes plantureuses érigées par Pollès.
- Le catalogue d'exposition « Sculptures souabes, de la fin du Moyen-Age », présente une exposition, du 1^{er} avril au 27 juillet 2015, au musée national de Cluny – musée national du Moyen-âge à Paris. L'ouvrage dévoile le raffinement de cette sculpture religieuse, l'histoire et les techniques des artisans de l'Allemagne du Sud qui la diffusèrent.

MARIE PRA

LE GOUT D'UN AVOCAT

« Le mal était fait : définitivement affecté d'une bizarrerie de la perception qui lui interdisait de faire la moindre distraction entre la féerie et la réalité, cet homme qui avait le rêve dans les veines et le quotidien dans l'épiderme, curieux de tout sans s'étonner de rien, était, sans guérison possible, libre des pieds à la tête et de la rétine au stylo. »

Renaud Matignon à propos de Marcel Aymé, chronique « *La Pétanque du philosophe* ».

« Mus(tapha)... est un artiste, et comme tous les artistes, il est très secret. »

(*Moutarde Douce*, Stéphanie Hochet)

Ceci est un récit sur la cuisine écrite par une profane. Le premier peut-être. L'immense majorité des livres de cuisine sont écrits par des cuisiniers ou des journalistes.

Je ne sais pas faire la cuisine. Je suis juste capable de cuire un œuf. La dernière fois, mon œuf fut même froid – ma plaque électrique vétuste n'avait pas chauffé l'aliment. Je le défis de la poêle, le versai dans un bol, puis mit ma mixture aux micro-ondes. Au final, mon massacre culinaire, tenant dans un fond d'émail, fut extrêmement simple au goût et délicieux. D'autres se seraient scandalisés ou moqués de moi ; or, ce fut presque, *gustativement*, l'œuf parfait.

La cuisine, dans la tradition française, est associée à la sociabilité, voire au brillant de la conversation. Cette dernière donne me semble incohérente : on ne peut à la fois faire travailler sa bouche pour parler et remuer son orifice pour manger. Quant aux restaurants, je suis fâchée de constater que beaucoup de clients y viennent pour raconter leur travail, leurs échecs, leur vie ratée et ce qui leur tient lieu de néant.

Ecrire sur la cuisine, c'est s'intéresser à ceux qui la font, sans idéaliser leur métier, aller donc à leur rencontre – ce n'est ni une question d'argent, encore qu'il en faut pour vivre – ni une question de « ligne » ou de plaisir facile – non, l'exploration œnologique, la découverte des subtilités d'une nourriture nécessitent un raffinement, mais aussi une volonté d'apprendre, qui relèguent au placard le mythe du « bon vivant ». Je déteste qu'on parle du plaisir comme d'une facilité. A la manière du plaisir sexuel interchangeable que prétend connaître une certaine jeunesse, ce dernier m'est totalement étranger.

Il m'a été donné de rencontrer des personnes pour qui la cuisine biologique se résumait à ceci : est-ce bon ? est-ce réellement en accord

avec les chartes de l'environnement ? N'est-ce pas trop couteux ? Cette obsession de l'argent, au regard d'un besoin élémentaire – la nourriture – entretenue au sein de familles habituées à des calculs dont ils oublient la réalité (combien d'enfants ? Combien de téléphones portables ? Combien de télévisions ? Combien de lits ? Quelle quantité de repas ordinaires préparés entre l'âge de vingt et quatre-vingt ans pour des tables de, mettons, quatre personnes ?) me ramenait à ce précepte : on ne mesure un investissement qu'à la mesure de sa propre conception du monde.

Mes manuscrits me font perdre de l'argent, et j'écris souvent quatre heures d'affilée le soir, après mon travail, d'après des notes et des ouvrages de référence – mais, profondément, j'aime écrire, je suis heureuse de ma démarche – qui me permet de mûrir, de commettre moins de fautes de goût, et de rencontrer quelques personnes alors accordées à ma quête.

Je n'aime pas raconter mes cauchemars. J'en fis un cette nuit. J'étais dans un restaurant, et des poules torturées bondissaient de long en large, un pic en travers du corps. Les murs hurlaient de rouge. Je ne sais comment prit fin cette scène atroce. Je fis ensuite un voyage et me retrouvai dans des files d'attente pour un salon dédié à la Culture. Invitée dans une voiture, je me laissai bercer...

Le mensonge de notre tradition culinaire est de présenter comme « raffiné », « merveilleux », « esthétique », et autres fariboles de langage des plats élaborés par le processus de la torture. Un exemple : le foie gras. Il se trouve que la souffrance physique est la chose la plus inqualifiable qu'un être vivant puisse subir. J'ai connu la souffrance psychologique à des degrés extrêmement aigus – mais je m'en suis relevée. En revanche, il me suffit d'avoir mes règles pour me dire : quelle horreur, quelle chose abominable, quelle entrave que la douleur physique !

Quant au gavage... Pour me souvenir très bien d'un lavage d'estomac qu'on me fit subir à l'âge de trois ans, je sais quel blocage pavlovien des muscles de la gorge provoque une telle invasion. J'ai, depuis, toujours exécré la torture. Elle ne m'a jamais provoqué en moi de

rire complaisant ou de voyeurisme, comme chez certains enfants, nombre d'adolescents et quantité de pervers.

Petite amatrice de viande, je me garderais, si j'en consomme, d'en prélever chez des bouchers dont les méthodes d'abattage sont cruelles, comme la pratique de l'égorgeage. Il est impossible de se représenter, pour quiconque prend plaisir à manger, du mal subi par ce qui casse sous les dents du vautour humanoïde. Quand ce n'est pas moi qui souffre, peu importe que ce soit l'autre – pensent les gens de peu...

Que les animaux soient sensibles à l'angoisse, j'en eus la preuve un jour où, prenant un café à l'hôtel, j'entendis médire les tenanciers du lieu. Le cœur serré, je regardais par diversion la photographie d'une femme entourée de chiens – aussitôt, le chien de l'hôtel, effrayé par les mauvaises ondes de ses propres maîtres, vint se blottir entre mes jambes.

Plus drôle, un jour où, recluse dans une chambre, j'écrivis le mot « gris » sur une feuille de notes, le chat gris de la maison – il y en avait trois – vint pousser la porte et poster son nez dans ma direction. La télépathie existe donc, tant chez les êtres humains que chez les animaux.

Ceux qui infligent gratuitement des souffrances à autrui, par sottise, haine ou inconscience, surtout à un être innocent, doivent en payer les conséquences. Ce ne serait que justice !

Chacun possède son propre rapport à la nourriture, en relation avec une histoire personnelle.

Mon oncle et ma tante, sédélociens – habitants de Saulieu, une petite ville de Bourgogne – se rendaient parfois au *Côte d'Or*, le restaurant d'un chef gastronomique trois fois étoilés, M. Bernard Loiseau, décédé en 2003. On ne sut jamais pourquoi cet homme, au fait de sa carrière se suicida, d'un coup de fusil de chasse, en laissant derrière lui femme et enfants.

Je n'aurais pu, à l'époque, comprendre la grande cuisine. Mon oncle s'était souvent moqué de mon piètre discernement : je n'étais bonne qu'à engloutir des sandwichs, des bonbons et des boîtes de conserve. Par une de ces étrangetés du sort, ceux qui connurent le meilleur cuisinier de ma région me firent redouter une nourriture comme sacralisée, voire autoritaire : je me souvins que ma tante m'imposa parfois de la cervelle de mouton – et que, rétive aux visions chirurgicales, anatomiques, je refusai toute ma vie, à la table familiale, des plats gluants dont je ne voulus jamais prendre connaissance, les huîtres et les escargots.

Il est prouvé que le goût s'éduque en partie. Ma mère préconisait les aliments simples mais sains, ma famille sédélocienne cultivait, d'emblée, en matière de cuisine, une vision de classe, mélange de bon goût et d'aristocratie. Sans doute, à travers les musées qu'ils me firent visiter, tentèrent-ils de m'éduquer – sans mesurer que cette démarche bien intentionnée m'effrayait comme si je devais revêtir un costume d'apparat au lieu d'enfiler mon maillot de plage.

Rétrospectivement, je m'autorise à sauver mes baguettes de pain. Peu coûteuses, libérées d'emballages légères comme des rubans, elles marient des aliments de base, farine, fraîcheur d'une tranche saumon, arôme du concombre ; elles combent et ressourcent, familières, faciles à vivre. Une baguette, c'est une canne pour la pause de midi. Après la pause, le vieillard en nous rajeunit un peu.

Un de ces sandwiches, au fromage et à la verdure, me donna un jour, par hasard, un orgasme à l'estomac. Nul besoin, pour cela, d'arborer des airs lubriques, de faire des bassesses voluptueuses, de feindre des minauderies – que du bonheur, du plaisir pétillant, au hasard, en soi.

« *La bonne heure*, c'est de savoir que le bonheur existe », est une des devises du restaurant éponyme, une salle et demi située à deux coudées du Parc des Batignoles. C'est un endroit à thème : cent cinquante horloges, variées, parfois extrêmement anciennes, ornent des murs en vieux bois. Dans les toilettes, décorées de cadres à la gloire de l'art de la table, cette affiche : « Si la vérité est dans le vin, qu'elle y reste » (Pierre Dac).

Guidée par le hasard, puis l'habitude, je suis venue plusieurs fois dans ce restaurant, longtemps accompagnée, seule aujourd'hui. Un des jeunes serveurs m'a appris qu'il était sédélocien. Le patron de *La Bonne Heure* a travaillé aux côtés de M. Bernard Loiseau, que fréquentait parfois la branche richissime de ma famille – puisque je n'ai pas d'autres notaires qu'eux.

J'ai longtemps confondu, par une torsion de mon imagination, le patron de la maison, avec un journaliste du *Canard Enchaîné* que lisait mon défunt grand-père. J'ai mis quelques temps avant d'oser lui adresser la parole, d'autant plus qu'il est pourvu d'une carrure impressionnante.

Le patron se nomme Claude. Lorsque je viens au bar pour lui poser des questions sur le chef étoilé de *La Côte d'Or*, il m'assure que je ne le dérange pas.

L'homme est un *parleur*, un discoureur à la voix forte et sans bafouille. Il m'annonce le décès d'un proche de mon oncle dentiste, que je n'ai pas vu depuis des années.

« Comment s'appelait-il ? demande Claude. Il travaillait dans le cabinet, avec votre oncle.

-Oui, dis-je, décontenancée. Je crois savoir de qui il s'agit. Lorsque le cabinet a déménagé, et que mon oncle est parti à la retraite, c'est devenu une pièce pour repasser le linge... Ah oui ! Tout le monde surnommait ce collègue *Doudou*. »

L'annonce de sa mort m'étonne – mais ne me bouleverse pas. Mon cœur ne bat pas à l'aune de Saulieu. J'ai, déjà, le regard alléché par le désir d'en apprendre plus sur Bernard Loiseau.

« Si vous êtes venue chercher des renseignements sur votre famille, c'est un peu particulier de les trouver à Paris » me dit Claude.

A-t-il préparé son texte ? Je ne le crois pas, mais ensuite il mitraille son passé à vive allure, sans élans affectifs, comme s'il restituait une fiche technique. Il a travaillé sept ans aux côtés de Bernard Loiseau, de 1977 à 1983 – commençant comme commis à ses côtés. Tous les gens de cuisine, ce me semble, commencent commis.

« Bernard Loiseau est né en 1950 » dit le patron.

Cette date contredisait mes sources écrites, mais il me la confirma en référence à son propre âge.

« Est-il vrai qu'il est né dans un milieu modeste ?

- Oui, répondit Claude », avec fermeté mais souplesse.

D'après lui, le père de Bernard Loiseau tenait un magasin de dentelles, de dessous. (*Il prononce ces derniers mots avec des gestes mouvementés*) Sa mère – au foyer. Un frère, une sœur, dont il connaît la carrière, ma fois brillantes.

« Mais, repris-je, il paraît que c'est la nourriture de sa mère qui lui a donné le goût de la cuisine ». Cette dernière lui préparait, ai-je lu, de la tourte aux champignons et de l'épaule d'agneau.

« Ah non, répond Claude en ouvrant un peu les yeux, je ne savais pas cela. »

-Ma famille est allée dans ce restaurant, mais moi...non... Est-il vrai que des célébrités de la variété s'y rendaient en hélicoptère ? Je n'y ai pas été invitée, j'aurais de toute façon été trop jeune pour saisir les subtilités de cette nourriture. »

- Oui, dit-il, en tournant le dos, comme s'il retenait un sourire, pensant peut-être soudain que j'ai l'âge d'être sa fille, je pense aussi qu'il faut une certaine maturité... »

Nous évoquons son suicide. Devant la version officielle – la rétrogradation, la perte d'une étoile, l'hostilité d'un critique, il se montre sceptique comme je l'ai toujours été.

« Perdre une étoile, c'est arrivé à plusieurs cuisiniers, de grands cuisiniers... Ils ne se sont pas tous suicidés. C'était quelqu'un d'inquiet. Depuis toujours. Il fallait que tout soit parfait... Il avait sans cesse peur que les choses ne soient pas assez bien menées... »

Il change de ton et expectore presque lorsqu'il me dit combien M. Loiseau avait le sens des médias et savait les mener par le bout du nez – comme si, manieur de ficelles et de haute voltige, il avait réussi à les claquemurer entre deux murs et leur dire : « Voyez mon restaurant, voyez mon talent, faites-moi vos articles, je me veux dans vos papiers ! »

(Je n'en veux, moi, à personne : je sais que les choses se passent ainsi dans les relations publiques).

Depuis mon arrivée, impromptue, dans le restaurant, j'observe la table en hauteur où dînent, avant le début du service, le patron et trois de ses employés. Le travail au sein d'un restaurant nécessite un esprit d'équipe, ne serait-ce que pour l'élaboration de la carte. L'une des premières fois où je commandai un vin à *La Bonne Heure*, un des serveurs me dit : « Celui-là, nous l'avons goûté, et toute l'équipe l'a aimé. »

Parfois, le téléphone fait des siennes. Le patron éconduit un jeune postulant avec sécheresse :

« Il n'y a pas assez de place en cuisine, notre structure est trop petite ! » Sa voix tonne, je me sens presque gênée pour l'éconduit.

Raccrochant, il explique à ses collègues :

« C'est honnête. Nous ne pouvons prendre en charge une première année de formation. C'est plus honnête ».

Je l'observe de dos. Ecrasant, rivé sur sa chaise, le dos rond et courbé, la chemise bleue à carreau, le pantalon bleu, les chaussures d'un rouge cuivré, il me fascine un peu. Ses banalités sur la politique, son petit feu au poudre contre Sarkozy, ses grivoiseries – « elle a le feu au cul, celle-là ! » lance-t-il à propos d'une femme dont j'ignore le nom, ses crises d'agacement sur un collègue dont il n'obtient pas la réponse, ses considérations pour des rendez-vous galants manqués, bref, ses « brèves de comptoir », provoquent en moi, qui ne m'amuse quasiment jamais au travail, d'irrésistibles spasmes de rire. Il me verse un verre de rosé, ce qui me permet de trinquer au côté de l'équipe, sans la déranger ni être dérangée par pléthore de clients.

Après ce saut en arrière dans les débuts de M. Bernard Loiseau, et donc de sa propre carrière, le patron parle de son passé, se plaint que *La Bonne Heure*, ouvert depuis onze ans, avec ses horloges et sa carte gastronomique, périclité, et évoque sa hâte d'être à la retraite. Comme s'il était passé de l'âge de trente ans à celui de soixante cinq ans – en un coup.

« Veut-il dire, demandai-je à son employée, une quadragénaire blonde, charmante, à la voix douce et murmurée, que le restaurant résiste mal face au rajeunissement du quartier ?

- C'est ce qu'on est en train de se demander, oui. »

Je suis entrée savourer un riesling, serti d'un pot d'olives douces. Entre dix-huit heures et dix-neuf heures trente, début du service, les employés, gantés par mesure d'hygiène, nettoient le sol, amoncellent dans une corbeille, devant l'évier des toilettes, une pile de serviettes délicates, pour permettre aux clients de se sécher les mains. Arrivent les employés de cuisine – ils sont trois, travaillant sur des fours massifs en fers. Je tends mon cou pour observer la pièce : fortement éclairée d'une lumière crue et jaune, avec des murs de carreaux blancs, et une radio insipide pour compagnon sonore. Sur le bord des plaques, deux bouteilles d'huile, du beurre, du sel.

Je reviens en salle. Je commence à mémoriser la carte afin de me sustenter d'une seule entrée, celle du jour : avocat balsamique, huile de magret de canard, œuf dur... Je m'attends à une simple jardinerie... La serveuse m'apporte une assiette étirée – en forme de règle. Je me repose justement des miennes...

« J'aime bien ce que vous faites, dis-je à la serveuse blonde. J'ai du mal avec le côté *bêtement* jeune des modes, du quartier. »

La cuisine moléculaire est une discipline scientifique que j'eus, une fois, l'occasion de déguster. Reformulant la cuisine avec des applications propres aux arts chimiques, des ustensiles rénovés, des siphons, de l'azote liquide, elle fait de l'œuf un autre œuf, qui conserve le goût d'un œuf dans un œil de soucoupe volante.

C'était appréciable, comme le saut nécessaire, roboratif, du sacré au salé, l'enjambement du solfège au répertoire des voix uniques.

Plus poétiquement, les Espagnols appellent cette cuisine la *tecnoemocion*, la cuisine technico-émotionnelle.

Il n'est pas impossible de mettre de l'émotion dans un laboratoire de légumes et de lait. Mon expérience la plus curieuse en ce domaine eut lieu lors d'un stage ingrat, dans une contrée éloignée – stage au bout duquel je tombai malade de fatigue – et fit, lors d'une exposition dans une salle alors vide, l'acquisition d'un tableau d'art abstrait splendide, insertions subtiles de touches bleues sur des tons bruns et chauds – de la peintre Chantal Thedrel Vandamme, une femme brune, un peu robuste, d'une simplicité presque joviale (« Je ne suis qu'une paysanne bretonne », me répéta-t-elle plusieurs fois) – pour un prix tellement modique que j'en eus honte moi-même. Elle me rassura en me disant avoir vendu vingt tableaux par la suite...

. Quant au stage... Une femme fort laide, les cheveux en asperges, y jouait le professeur devant une vingtaine de sujets abêtis. Elle rejeta en arrière sa veste noire doublée de rouge, charpentée, masculine, en pantalon – je m’amusai, sans ironie aucune, à me la figurer trente ans plus tôt, suffragette devenue femme rangée, ayant pris la bague au doigt. Puis, elle alluma les ordinateurs, parla, fit défiler des colonnes de tableaux peuplés de chiffres en disant :

« J’ai figé cette cellule. »

Nous étions estourbis, épuisés par sa rapidité. Pris d’éblouissement mathématique, elle s’enivrait jusqu’à l’autisme, du démon de Pythagore.

« J’comprends rien ! Elle m’prend la tête ! » maugréait ma voisine, retombée en adolescence.

Je commençai à rire par saccades.

« J’ai divisé la cellule f huit par la cellule f quatre... J’obtiens un petit entonnoir... J’ai figé la cellule éternelle, la cellule qui ne bougera jamais... » répétait la conférencière.

Elle vint vers notre bureau, apporter de l’aide à ma voisine empêtrée dans un tableau gluant. Sans me regarder, elle me dit : « Vous avez fait tomber quelque chose ! » en désignant mon manteau. Puis : « Ca sent bon ». Elle oublia sa bouteille d’eau, repartit au tableau.

« On va faire une pause ».

Les heures filèrent, tic-tac, la permission de minuit ne vint pas.

« Donc, vous voyez, j’ai divisé mes oignons par mes tomates », dit-elle, prise de mégalomanie mathématique et potagère. « Hum, ça sent bon », refit-elle en passant, comme un zèbre, devant notre bureau.

Quand nous sortons effectivement faire une pause, un grand soleil presse le ciel de son ardeur. J’observe une cour d’école et je revis mon enfance devant ces marionnettes lointaines. Je raconte à un travailleur la cour des miracles qu’est notre stage.

« Vous savez, dit-il d’un air bonhomme, il y a des gens un peu bizarre ! »

Je n'ai jamais autant ri, d'un rire ventriloque, en formation. Depuis, quand une figure m'est antipathique, je l'assimile à un légume, ce qui en a aboli le mal. J'ai figé une cellule. J'ai figé un artichaut. Ce serait bête de faire autrement. On ne laisse pas le sot-l'y-laisse dans une assiette.

J'ai constaté que les personnes qui, en dehors de ma famille ou de mes amis avérés, revenaient le plus dans ma vie étaient celles avec qui j'avais eu, au départ, des échanges littéraires.

J'ai un sens de l'humour particulier, toujours en rapport avec la culture. Je cultive involontairement ma sottise désordonnée. Un ami syndicaliste – Monsieur Les Halles, qui m'offrit un soir une fleur me postillonna de rire au visage quand je lui répondis par un vers de Christine de Pisan avec la prononciation du Moyen-âge. Cette magie incongrue des rapports humains est détruite par l'abus du téléphone.

Je ne désire que la rareté, l'authentique. Je ne désire, qu'une fois de temps à autre, le goût d'un avocat.

Nul besoin, pour aimer la cuisiner, de se rendre dans un grand restaurant ; se contenter d'une ou deux saveurs par jours – manger peu, de façon peu coûteuse, mais véritablement se contenter de ce que je savoure.

La lecture est un guide excellent pour élire ses aliments. J'ai toujours aimé manger tout en lisant. Si je parcours un roman où je tombe sur les mots : « dattes, amandes, fruits, citronnier », le registre poétique, solaire, apaisé, de la langue, me donnera faim. Devant les descriptions écoeurantes, associées à la puanteur, « tripes, boyaux, viscères », le plaisir s'efface. Dès que le sang apparaît, je n'ai plus faim.

J'ai la superstition du plat unique, comme j'ai celle du Bien et du mal. Dans le choix d'un aliment, nous recherchons la nostalgie de plats

du temps jadis : les seules soupes que j'ai aimées furent celles de ma grand-mère. Soupes aux vermicelles, soupes avec du pain de campagne découpé devant moi, soupes aux légumes cueillis du potager, lavés dans l'évier. Ma grand-mère faisait une gelée de mûres qu'aucun artisan n'a jamais égalée, à tel point que ma mère, peu délicate, lui répéta, avec cet air de plaisanterie frivole que j'exècre sur le visage des femmes :

« Donne-nous ta recette avant que tu meures ! »

Si ma grand-mère avait pu commercialiser sa gelée de mûres, elle serait devenue millionnaire.

Un avocat au goût de noisette est un échec – trop dur, pas assez mûr, il s'efface de la bouche et s'oublie comme une relation dont on n'a par-dessus la tête. Un avocat frais fond dans votre palais, l'irrigue de douceur comme le rebord d'un matelas. Tout, dans la dégustation, gagne aux quantités fines : tranches de chocolat, dentelle friable de biscuits artisanaux, crissant sous la dent – la vertu du sucre fin, sans colorants, qui pétille...

Il m'est arrivé de rire de bonheur en lisant et en dégustant un *gewurst*. Seule à une terrasse, j'ai plané, enivrée par le soleil et les oiseaux chantant. Ce vin d'alsace me fut décrit comme liquoreux par le serveur – je ne m'en aperçus pas, car, contrairement aux sommeliers qui en maîtrise chaque subtilité – et je ne souhaite à aucun représentant de cet art la rencontre avec un client mufle ou ingrat, c'est à dire inférieur dans l'ordre de la sensibilité –, je ne sais pas bien distinguer les odeurs, les nuances, l'arôme et la texture des vins. Ecrire sur la cuisine, c'est en maîtriser l'apprentissage.

La nourriture, dans ses distorsions, peut être un axe de séparations – et de découvertes. Elle est, parfois, le seul lien unissant des personnes n'ayant rien à se dire.

Thomas, un ami juif, et passablement pratiquant, succomba un jour à la tentation de manger du porc. Dégoûté du manque de solidarité de la communauté juive envers lui, de ces vieux pratiquants conformistes le renvoyant sans arrêt à sa mère chrétienne (et ivrogne) et lui demandant de se convertir, il avait voulu, dans la région, parler au nom de la communauté à une réunion de l'Amitié Judéo-chrétienne, mais des personnes lui ont dit que, n'étant pas juif à part entière il ne pouvait s'attribuer un tel rôle.

« Je cherche à provoquer Dieu et je m'interroge sur le bien fondé de cette interdiction alimentaire... Mon frère m'a demandé pourquoi je ne mangeais pas de porc, et comme je n'ai pas quoi répondre...

- Tu fais quelque chose sans en connaître les raisons, m'expédia-t-il, tu es con ! »

Et mon ami de se laisser intimider.

Je lui demandai à mon tour quelle était cette manie de vouloir tout justifier, comprendre et expliquer rationnellement. Si on renvoyait la question aux gens en leur demandant le bien-fondé de leurs gestes, en creusant, en insistant, on ne trouverait que de l'arbitraire ou un besoin de satisfaction – et le critère du goût, qui semble aller de soi, serait plus acceptable que la foi en un commandement – parce que ce dernier, en refusant toute explication, nous renvoie à ce qui est opaque en nous-mêmes ? Quand je refuse de manger du porc, ma première pensée n'est pas : cet animal est sale, c'est un péché, Dieu va me punir, etc. J'ai

conscience d'effectuer un acte parmi d'autre qui participe de mon identité, la construit, la met en devenir.

Nous n'avons pas à donner de justification aux autres à propos de ce régime alimentaire, pas même des raisons historiques liées à l'hygiène – critère par excellence de la modernité – ce qui placerait l'interdiction dans une fausse perspective. Si nous nous interrogeons sur les interdits, nous devons le faire, nous devons le faire par nous-mêmes, et pas pour répondre à une demande du monde extérieur – car, du reste, tout rationaliser n'est jamais que tomber dans le piège d'un nouveau dogme, et le monde est tout sauf une série de cases qu'on déchiffre.

Voilà ce que je répondis à Thomas en une tirade, ce jour-là, enflammée d'enthousiasme ; cela lui mit du baume au cœur.

Le judaïsme, peut-être du fait du mélange de fascination, de peur et d'interrogations qu'il suscite, du fait aussi de sa complexité – c'est une culture apte à faire travailler le cerveau – est ce qui m'empoigne le plus sensiblement. Une de mes collègues, que je savais juive, vint un jour au travail et sortit de son sac deux brins de basilic ; ayant très peu de connivences avec elle, cependant, le lendemain, je sortis de mon propre sac des miettes de pain azyme.

« Devine ce que c'est, dis-je. »

Elle ne trouva pas de suite.

« Mince, me dit-elle, tu aimes ? J'en ai jeté plusieurs boîtes ! »

Elle ne me savait pas de la même religion et je crois que cela lui fit un coup sur la figure. Mon cœur battait à s'en déchirer.

Si nous nous attelons à prendre l'avion pour un effectuer un tour cosmopolite de la cuisine, nous serions décontenancés par l'écart entre ce que la carte de notre pays natif nous propose, et la réalité de la cuisine étrangère. Le sushi, dont nous faisons grand foin en France, n'est qu'un point de détail sur les cartes des tables japonaises.

Lorsque j'allai au Japon et me risquai à me promener dans le vieux Tokyo, je n'osai m'aventurer à pousser la porte en bois coulissante de restaurants traditionnels ; tout, comme dans la gare de la capitale tentaculaire, y était écrit en *kanji*, et j'étais trop mal assurée pour me

risquer à basculer en langue nippone dans ces temples du goût. Un légume ressemblant à de la betterave, indiquée sur l'affiche, n'était pas une betterave, mais un légume inconnu.

Ma professeure de japonais, Eiko, une célibataire – fumeuse ! – ayant refusé tous les partis, et convertie au catholicisme, dans un pays à large majorité shintoïste et bouddhiste, me présenta sa nièce, une trentenaire splendide, au teint blanc sans fard, avec laquelle j'avais échangé quelques lettres dans ma jeunesse. Elle allait se fiancer avec un homme de son âge, expansif – ce qui n'est pas donné chez les Japonais. Celui-ci m'assura avoir enseigné le français et l'espagnol – mais il ne parvenait pas à compter jusqu'à vingt dans les deux idiomes.

Il me montra ses doigts, je lui montrai les miens, et nous comptâmes.

« Un, *ichi*, deux, *ni*, trois, *san*... seize : *juu roku* – c'est-à-dire : dix plus six. »

Mon interlocuteur, habitué à la logique évidente du *dix plus six* japonais, avait du mal à avaler le seize français.

« Je comprends, dis-je. C'est le latin ! »

Ma professeure de japonais, Eiko, qui me morigéna à la fin du séjour – en tant que touriste, je ne m'étais pas montrée à la hauteur de ses espérances – nous invita dans un restaurant, et je lui sais gré de ce présent merveilleux.

C'était dans un jardin traditionnel de la plus pure tradition paysagiste : une ferme du dix-neuvième siècle avait été démontée pièces par pièces et remontée dans ce trésor de verdure ; je montai les escaliers abrupts, avide d'y trouver des manuscrits antédiluviens. Ponts, bambous susurrant sur l'eau des bassins, nappe de la lune, frétillement chaleureux des grillons – et même la parade discrète d'un crapaud – tout y chantait à l'âme. Des pavillons de bois étaient dispersés dans le parc ; nous nous assîmes dans l'un d'eux, les pieds sous une table en soubassement, et des serveuses en kimono vert tendres nous servirent dix plats. La carpe, triomphe nationale, et symbole de la masculinité au Japon, était un met extrêmement sec, cassant sous la dent. Ma

professeure insista pour que je ne goûte pas d'une spécialité locale si gluante que peu d'Occidentaux s'avèrent à même de l'apprécier.

Après des heures de marche, lorsque je me retrouvai dans le quartier ultramoderne de Tokyo, clinquant d'immeubles et d'enseignes lumineuses, et de piétons – ils sont nombreux à toutes heures, au Japon, ce qui contredit quelque peu la vision d'un pays exclusivement dévot au travail – je tentai de me restaurer dans une pizzeria. La nourriture y était de seconde main, et ne possédait ni la saveur épicée de la Méditerranée, ni celle, beurre et sucre, de nos contrées françaises. Je mangeai sur une assiette en carton, et les pâtes n'étaient que des nouilles asiatiques.

Je payai l'addition, satisfaite, mais un peu ébranlée, de formuler quelques vocables devant un vrai Japonais, comme de rabattre deux rideaux derrière moi.

Mon ancien compagnon, qui a toujours aimé cuisiner, me fit découvrir la subtilité de plats que je ne comprenais pas, les assortiments de fromages et la moutarde. Le caractère piquant de cette dernière nécessitait de dépasser la souffrance du piquant pour saisir les nuances aromatiques. Mon conjoint savait sublimer – c'est le mot colimaçon haussant la cuisine au rang de gastronomie – les légumes, et me les dorait finement à la poêle, en ajoutant un filet d'huile d'olives. Lorsque nous allions en ville, il ne pouvait se retenir de quêter les boutiques d'huiles d'olives.

« Savez-vous, dit-il une fois au salon de thé, que Marie-Antoinette est devenu un pot de moutarde !

- C'est une sacrée ironie, repris-je – ou à peu près.
- Oui, la pauvre, si elle avait su ! », répondit la patronne-peintre.

Ce n'était pas la première fois que je rencontrais, soit dans les chaumières et bassinets de Versailles, soit au guichet d'un eboutique de films, soit chez une amie italienne née catholique, convertie alternativement au protestantisme, puis au judaïsme orthodoxe, puis au bouddhisme, une admiration – sentimentale souvent, mais parfois très fouillée et analysée – pour Marie-Antoinette. Ces admiratrices étaient rarement jeunes, mais leur élan m'interpellait, car il allait à rebours de la *doxa* écolière.

Mon ancien compagnon ayant été communiste – par sentimentalité aussi, ce qui lui valut des volées de bois verts administrées par des

militants mal intentionnés¹ – nous avons parfois des discussions molles sur les figures de la Révolution Française ; il y mettait autant de principes que moi de documentations.

J'aimais, dans les échanges humains, donner envie de re-visiter une œuvre. Mais je préférais suggérer qu'imposer ce regard. En tant qu'amie, je n'étais pas dans une relation autoritaire au « savoir » : j'y prenais trop plaisir pour naviguer dans ces eaux basses.

La subtilité gustative se définit également par le va-et-vient du sucré au salé ; difficile d'avoir la panse chocolat sans se morfondre après une grappe de petits pains. Les aliments sucrés sont mon carburant, mais leur saveur est rarement fine et aboutie. Ils sont plus affaire de métabolisme, de plaisir immédiat, que d'élaboration sensitive et d'équilibre.

Au restaurant *La Bonne Heure*, j'interroge le jeune chef cuisinier, très blond. Il me répond rapidement, d'une façon stéréotypée : « C'est un métier très prenant, je travaille de huit heures et demi à quatorze heures trente, puis une pause jusqu'à minuit, mais c'est comme tout, on a choisi, ça n'empêche pas la vie de famille. »

Il me dit qu'il ne sort pas de la cuisine.

« Mais pour les vins, vous décidez bien en équipe ?

- Les vins, c'est le patron, dit-il en désignant du regard un coin du bar, comme si l'imposant Claude était toujours là, avec son bagout.
- Et la carte ?

¹ Pour une lecture originale du communisme, ce qui nous sortira un peu, je ne saurais que recommander la découverte de l'écrivaine Suzanne Bernard, auteure de romans souvent fabuleux sur le Moyen-Age, comme le picaresque *La Malevie* (éditions Stock, 2000), *Le Roman d'Héloïse et d'Abélard* (Le Temps des Cerises, 2001), d'essais et de récits sur la Chine, et d'autobiographies poignantes sur le métier d'écrivain (*Chair à papier*, 2002 ; *Le Rêve chinois*, 2004).

Suzanne Bernard, décédé d'un cancer du sein en 2006, fut une auteure d'un talent authentique, passionnée, souvent peu connue de la presse, malgré le succès éditorial de sa trilogie médiévale, puis la reconnaissance venue avec son coup de colère *Chair à Papier* grâce, entre autres, au plébiscite de France Culture, de Marianne, de la Fête de l'Humanité et de la presse chrétienne.

Chine, communisme, civilisation médiévale et batailles avec le monde de l'édition furent les thèmes de prédilection de cet écrivain à la sensibilité meurtrie, survivant de sa plume, avec qui je correspondis mais que je n'eus pas l'heure de rencontrer avant son décès, tout comme l'écrivain régional Pierre Poupon (Editions de l'Armançon), d'érudition française classique et adepte de Montaigne. Le décès de ces écrivains arrache pendant des années des larmes dont tout le monde n'a pas idée...

- C'est moi. Elle est renouvelée tous les trois mois.
- Vous l'évaluez en équipe ?
- Oui, on communique. »

A ce moment précis, un des cuisiniers émerge des marmites. Dans l'intersubjectivité, on passe du stéréotype au décloisonnement.

Je regarde la salle, remuante de personnes du troisième âge. Rires artificiels, gestes saccadés de gens en groupe, dont je ne perçois la difformité qu'à la fin du repas, lorsqu'ils sortent de table, après avoir exhibé leur carte bancaire, leurs bouts de papiers, leurs petites enveloppes. On croirait des pantins ! Je ne rejette pas leur bonheur ; mais quoi ? Mon corps est à la volupté du vin d'Oc, du fromage de chèvre tiède et à l'assiette de thé gourmand. C'est vingt euros, après le travail. De l'ivresse légère, parfumée, distillée, dans une vie presque trop studieuse et désormais sans homme.

J'observe longuement la cuisine. Un autre jeune, Noir, découpe de larges et fraîches feuilles de choux. Sa concentration sereine, son habileté suscitent mon admiration. Un homme qui cuisine avec application, quel qu'il soit, sera toujours plus intéressant, plus vrai, qu'un imbécile hurlant sans cesse dans son portable. Sans connaître les revers d'un métier dit très difficile (horaires surchargés, station debout, politesse obligatoire, importance de l'alcoolisme dans la profession), j'ai le sentiment de donner âme à cette cuisine.

Qu'offrir, après un repas, à ceux qui font profession de sourire aux clients, sans forcément les connaître ou comprendre ? Ma démarche d'interroger l'équipe peut passer pour une curiosité, mais je rends mon sourire. Un léger flux est passé entre l'équipe et moi. Il y a eu nourriture partageuse.

Un mot, un met !

MARIE PRA

L' ACIDE NOIR

Chronique du racisme

CHAPITRE I

LE QUARTIER

Au milieu des années deux-mille, boulevard de Clichy, cette avenue percée dans la partie populaire du dix-septième arrondissement, je vis de jeunes Africaines, minces et vêtues de vêtements vifs, colorés, chatoyants, tissés dans leur pays d'origine. Elles étaient comme de rares fuchsias élancés au milieu de l'été populeux. Mais elles étaient si misérables qu'on les voyait soulever les plaques des caniveaux pour extraire l'eau potable sous le béton, faute de la recevoir dans leur propre foyer.

Je ne les ai jamais revues depuis : ni leur calme, ni leur luminosité d'été, ni leur misère. Sans doute furent-elles expulsées.

En tant que secrétaire dans l'Education Nationale, je possède un petit appartement dans le coin.

La tuyauterie s'y détériore, mais du lambris soude les murs ; tableaux, livres, chansons colorent la vétusté de l'ensemble. Je travaille loin de mon domicile, dans un lycée aux dimensions et au silence étourdissants.

J'ai, comme beaucoup de franciliens, trois heures de transports par jour pour m'y rendre.

Passer d'un appartement modeste à un lycée somptueux, cerné de verdure et d'écureuils, en subissant chaque jour l'enfer des transports, avec ce que cela suppose de fatigue mécanique, de bousculades, d'impolitesse, c'est comme passer de l'été à l'hiver trop brutalement.

Je suis une petite nature qui s'abîme.

Si je n'étais pas écrivain, je ne serais que cernes et nerfs en rentrant chez moi.

Sept ans ont passé depuis la vision dansante des Africaines. Le quartier des Epinettes, le long du boulevard de Clichy – du mauvais côté s'entend – de populaire devient populacier.

Populaire par ses commerces, ses coiffeurs, ses cinémas, ses boutiques de vêtements, brasseries et bouches de métro. Tout y remue petitement, sans brandon de discorde.

La population du Maghreb, intégrée, fait tourner les boutiques ; des Asiatiques tiennent les traiteurs ; le vieux libraire dormant parmi ses ouvrages de belle langue y côtoie l'homme des cavernes ; quelques parcs compensent la possible tristesse d'une vie en appartement, dépourvue de jardin. C'est la cité sans musée, sans trésor, mais mouvementée et vivante.

Quartier populacier, parce que les boutiques ferment.

Notre rue est embrasée par les prostituées bon marché et le commerce de drogue. Les enfants peinent à dormir.

Des sans papiers microcéphales, noirauds et couards, langés aux allocations, ont fait de notre rue un quartier nègre. Toutes les nuits sous nos fenêtres fermés, ce sont des hurlements, des bagarres, le quotidien nocturne de boui boui instables emplis de bidoches et de gnolles.

L'attitude de ces Noirs déconcerte toute analyse psychologique.

Quatre d'entre eux, maigres comme des ranates, se postent en bas de notre immeuble et lèvent la tête en même temps vers des fenêtres insipides. Grandeur et décadence du tourisme.

Nous subissons des nuits au sommeil entrecoupé par des insultes de créatures baragouinant dans leur téléphone portable, faisant bamboche jusqu'à trois heures du matin, une bamboche sans joie ni poésie.

Ils lapent des alcools dont ils ne sont pas fichus de comprendre les noms, sur les cartes de gargottes obscures, criblées de dettes.

Les propriétaires des bars, se contrefichant de retenir la bile de leurs clients, insultent les rares autochtones qui osent leur crier :

« Vous pouvez la fermer ! Il est passé minuit, on se lève à six heures du matin pour bosser, soyez gentils ! »

La dernière fois que la police est intervenue, ce fut pour séparer deux Egyptiens s'affrontant sous nos fenêtres avec un sabre grand comme une pièce de musée.

Le quartier fut ensuite déserté des services de police, malgré nos appels réitérés.

Les négrillons sont devenus la bête noire du quartier. Notre placide épicier a même décrété qu'il faudrait leur lancer de l'acide. Il est obligé d'envoyer ses enfants dormir dans un endroit calme.

Qu'on ne pratique pas de compassion pour ceux qui injurient le sommeil des enfants ! La compassion, de nos jours, cela pétitionne dans le vide et c'est le comble du chic. C'est comme la fourrure : cela tue autrui mais vous porte chaud.

Si je n'écris pas à un roman à propos de ces peigne-culs, je descends de mon immeuble et je leur casse la gueule.

CHAPITRE 2

L'ONGUICULE

Les Noirs qui s'ébruitent dans le quartier ne se distinguent ni par leur tenue, digne d'un électricien, ni par leur physique. Ce qui avilit, c'est leur cacophonie, audible de notre quatrième étage claquemuré.

Jamais un mot de français. C'est un roulis monotone, harassant, interminable comme une réunion de travail.

Ce sont de petits cerveaux de paludier baragouinant comme des sourds dans un porte-voix, gueulant on ne sait quel sabir dans leur téléphone portable.

Ces gougnaftiers multiplient dans une frénésie robotique des gestes saccadés. Tel négrillon lève son onguicule, tel autre arrête sa grosse voiture au milieu de la rue, en déchargeant d'autres, dont la seule vocation semble de bloquer l'arrivée des secours sur la chaussée.

Une après-midi, mon compagnon rentrant de l'hôpital faillit y retourner : un Noir Protozoaire avait laissé tomber sa cannette du quatrième étage d'un foyer social en briques rouges. Le projectile le manqua de très peu et lui explosa près du pied en répandant sa substance chimique sur le sol.

A la salve de protestation de mon compagnon, le jeune ne répondit rien, le regard creux et importuné.

Lorsque ces attroupements de numides se battent et s'injurient sous nos fenêtres, un voisin qui proteste se voit répondre : « Bâtard, enulé, va te faire mettre, descends dans la rue pour te battre ! »

Ces créatures, blêches et braques, déblatèrent avec vulgarité, grossières en tout. Le voisin, la femme, l'enfant, n'existent pas pour eux.

Apprenant que le rapport à l'Etranger n'est pas toujours source de « richesses et de découverte culturelle », ils nous réapprennent la colère et l'envie d'endormir la rue.

Un soir le rideau de fer d'une boutique vétuste tomba sur la tête d'un négrillon. Les mains palpant son crâne endolori, j'ai bobo golo golo, il fut flanqué par ses congénères qui déroulèrent un immense rouleau de papier dans toute la rue pour panser le rustaud.

CHAPITRE 3

L'EPICERIE

C'est dans l'épicerie du quartier que les négrières déversent le plus vertement leur incomplétude existentielle.

La petite boutique, au coin de la rue, est accessible, garnie, bien organisée et éclairée.

Notre épicier, un Kabyle flegmatique quadragénaire, un peu trapu, y officie quinze heures par jours – trop. Sa famille le seconde, notamment sa jeune sœur, foulard sur la tête, une personne à fort et sociable caractère. Leur père est là – un vieil Arabe au visage creusé.

Le nombre de créatures noctambules que notre épicier a vu passer, dont il a du subir les outrages à la langue, à l'intelligence et à la politesse, est exponentiel.

Un jour une adolescente noire de seize ans entra en larmes dans la boutique.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui fit l'épicier pour plaisanter, tu as perdu ton joint ?

- Non, répondit l'adolescente en pleurant, mais comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle, j'ai perdu la cocaïne pour mon père, il va me tuer. »

Un quidam passa, défit son falzar et sa chemise sur place, devant les acheteurs de gâteaux, et repartit en culottes courtes. Ca joue aux maracas en secouant son dernier neurone.

Un quelconque paltoquet, mou, l'air essoufflé, eut l'obligeance de dire à notre épicier :

« Ouah, t'as l'air fatigué.

- Forcément, intervint mon compagnon, il bosse plus de dix heures par jours.
- Oh, tout doux, tout doux, qu'il fit le petit noir.
- Pourquoi tout doux ?
- Oh ! Tout doux j'suis fatigué parce que le boulot m'a appelé. Je bosse à sept heures et demi du matin alors que d'habitude je travaille de quinze heures à dix huit heures trois fois par semaine. Oh c'est fatigant j'suis pas du matin ! »

Notre épicier rit un peu, et conclut :

« Qu'est- ce que tu dirais si tu bossais autant que moi ! »

L'épicier présenta à mon compagnon un Noir court et bedonnant en ses termes :

« Lui, c'est Sarkozy.

- Ouais, ouais, ch'huis Sarkozy.
- Ah non, rectifia mon compagnon, vous êtes militant, mais de là à être président de la République il y a une différence, non ? »

L'hippopotame ventripotent était vêtu d'un costard-cravate bleu sombre.

Avec un sourire acerbe, il sortit la carte d'adhérent du parti de M. l'ex-président Sarkozy.

« C'est moi !

- Puisque c'est vous, reprit mon compagnon, et que vous êtes haut placé, vous ne pourriez pas faire quelque chose pour nous qui ne dormons pas la nuit à cause des boui-bouis ?
- S'ils font du bruit, c'est la faute à l'Etat français qui délivrent des autorisations aux cafés pour qu'ils ouvrent », conclut-il en

passant sur l'épaule de mon compagnon une main épaisse piquée de cinq saucisses.

- Pourquoi vous nous emmerdez ? héla mon compagnon de plus en plus vert dans sa colère.
- C'est la faute à la police qui ne fait pas son boulot. C'est comme le travail au noir : c'est à cause des entreprises qui nous embauchent ainsi ».

Les gestes de ce Noir sont désorganisés. Il gesticule nerveusement. Un chat se gratte l'oreille, un individu quelconque sourit de façon inattendue, il y a toujours quelque explication, souterraine ou évidente, à un geste. Ici, interprétation impossible. Ca saccade, galope, ballotte.

« Retournez dans votre pays puisque vous détestez la France !

- Pas possible ! On ne peut pas parce que la France pique tous les emplois de nos jeunes en Afrique.
- Dis donc, reprit mon compagnon, quelle est la deuxième ville du Mali en termes de population ?
- Ah, je connais votre argument par cœur, trancha le Blacko sardonique avec l'accent petit nègre, golo golo, c'est Sarcelles, en banlieue parisienne ».

Sa personne se fait aigrie, saccadée. Il s'empare dans la boutique de produits pas achetés, retourne les sacs de fruits. *Oui, c'est quand même la vérité, vous ne voulez pas vous intégrer, vous vivez comme au pays.*

« Ouais, c'est ça, c'est ça. Parce que c'est la France qui pille l'Afrique. »

Ce nerveux m'a dit bonjour. Mais lorsque je déclarais haut et fort devant lui que j'allais porter plainte auprès de la Mairie pour tapage nocturne, il reçut une giboulée, prit la fuite, puis revint pérorer sa colère auprès de notre épicier résigné.

« Vous savez, conclut-il après ce débat géopolitique juteux, je vais rester en France longtemps, très longtemps ! »

Un grand quadragénaire à la brosse carrée, avec des lunettes carrées, pille la boutique de ses bières les plus fortes. Sa femme, une

petite Noire frêle, simple et douce, lui offre sa bibine. Monsieur ne paie pas, monsieur refuse de travailler. Chômage, bière et gloriole. Elle est régulière, et ne récolte que les insultes de son déchet social de mari. Il n'est pas rare qu'une femme bien s'accrole avec qui l'est moins.

A la fin de sa journée, notre épicier est fatigué, pour sûr. Il s'en trouve toujours un dans le tas pour lui asséner qu'il ne travaille pas assez.

Ce sont de belles victimes. Leur discours de plainte n'est pourtant pas celui de la souffrance : ils le déblatèrent par facilité, confort, paresse, et pour le plaisir d'ennuyer les petits Français.

Le plus atterrant, c'est que l'empathie est un des traits de caractères essentiels de l'être humain, et que la plupart des Noirs s'éternisant autour de nous s'en révèlent incapables. L'empathie. Il n'y a guère que les criminels de guerre qui en soient dépourvus.

CHAPITRE 4

LA DEFLAGRATION

Jusqu'à présent seul mon compagnon protestait la nuit : « Ouoh, les déchets, vous allez la fermer ! » Réveillés la nuit, nous nous indignons et nous soulageons en rage cathartique tout en buvant bourdon et grignotant de petits trophées salés – même s'il faut se lever trois heures plus tard pour le travail.

Je décidai alors de requinquer le quartier, de pousser ses habitants à l'insurrection.

Je n'avais pas écrit ni crié depuis des années.

Je commençai à lever la voix au-dessus d'un rassemblement de peigne-culs. L'un d'eux leva la tête vers moi et me répondit : « On va faire moins de bruit, madame ! » dans un français correct.

Un Noir qui parle français et vous dit madame, dans notre quartier, cela crée la même agréable surprise que lorsque les Français du dix-huitième siècle découvrirent que les « nègres » avaient la possibilité intellectuelle de manier la langue de Molière, langue qui est aujourd'hui à leur portée et qu'ils s'obstinent à saborder à tous les coins de rue.

Tard dans la nuit, leurs vociférations reprirent. C'était hideux de mépris pour nous. J'ai alors ouvert la fenêtre et hurlé toute la haine que je leur portais.

« Vous allez la fermer bande de pourritures ! Le quartier ne vous supporte plus ! On en a marre de vous ! Je vais porter plainte à la police et à la mairie et tout le monde le saura ! Vous allez dégager les dégénérés - les déchets ! »

J'ai vociféré si fort que le petit tas qui faisait sa route nocturne est allé au dodo. Ce fut une déflagration jouissive. Je transpirais de colère.

Dès qu'un individu, eût-il le cerveau d'un pissenlit, reçoit une petite cuillère dans la bouche, il acquiert à son échelle un pouvoir de nuisance égal à celui du grand patron qui jette des dizaines de salariés à la rue parce que, brassant déjà des millions acquis, il lui en aurait fallu d'avantage, jusqu'à s'en péter la panse.

Cette gabegie administrative ne s'atténue que si les fiers à bras se cassent le dos sur la colère d'une Occidentale. L'être humain en perdition ne se redresse que si on lui parle le langage de la violence que lui-même pratique.

A partir du moment où vous répondez au mépris par le mépris, au désordre des rues par la menace juridique, les petits Noirs, pareils à des boules de billard, chauves et satisfaites, deviennent modulables comme si nous les carambolions avec une queue.

CHAPITRE 5

LE COMISSARIAT

Dans la salle d'attente plutôt vétuste du commissariat, je trompe notre attente en commentaires. Je me répands de plus en plus en remarques dans les lieux publics, sans soucier d'indisposer : ce que j'exprime à propos de la crasse parisienne, de l'obscénité révoltante des graffitis, du mépris excédé que m'inspire les femelles hurlant en plein bus dans leur téléphone portable, du sentiment d'usure partagé que génère ces mauvais citoyens et leur petit derche, je sais que tout le monde en a assez comme moi.

Une curiosité attire mon regard : le distributeur de boissons propose quinze cafés et un seul thé. Ces nuances sont trop subtiles pour moi – je prends le thé. Fut-il chimique, un peu de douceur sucrée me suffit.

Les essaims de plaignants passent à tour de rôle dans des bureaux à l'architecture de congélateur.

A peine sa déposition terminée, un petit vieux est rabroué et expédié vox militari par les dames de la police.

Je suis jeune et propre sur moi, ce qui impose un minimum de respect.

Quand nous serons vieux, il n'y aura peut-être plus de service public et personne ne vénérera plus la vieillesse.

Mon compagnon est jugé persona non grata, je reste seule dans le bureau pour ma déposition, avec une grande Noire en uniforme. Mesdemoiselles Pervenche vous nous manquez ! La jouvencelle mesure un mètre quatre-vingt pour deux mètres cinquante d'épaules. Son visage à cheveux ras – trop ras pour être gras – est inexpressif.

Je lui résume la situation du quartier, elle transpose sur son ordinateur un rapport bourré de fautes d'orthographe. Cacographie révélatrice de l'état de nos services.

« Nous ne pouvons pas nous déplacer, déclare-t-elle. Nous n'intervenons pas pour du bruit fait devant les commerces. Votre rue est un lieu de passage, ces gens sont libres ! »

Je crois rêver. On croirait entendre une publicité pour une marque de lessive.

« Vous n'avez qu'à déménager » assène-t-elle.

Une de ses jeunes collègues, épaisse, couturée de bourrelets, se permet de pénétrer dans le bureau où je stagne et de se moquer ouvertement d'un quadragénaire qu'elle vient de recevoir – en toute confidentialité professionnelle – et qu'une petite amie africaine a gratifié, en deux jours, d'une dette de deux mille deux cent euros – « Tu y crois, toi ? » ajoute-t-elle grassement, comme si elle ouvrait son anus.

La policière aux épaules de placard norvégien prétend que nous mentons : il est impossible que la police refuse de répondre à nos appels. « Vous avez téléphoné un mauvais jour, vous n'avez qu'à insister. »

Quand je m'apprête à quitter la pièce, une des beautés présentes crie aux vingt personnes patientant pour faire leur déposition : « Ma collègue est arrivée tôt ce matin, elle en a marre, elle s'en va, à partir de maintenant vous aurez deux heures et demi à trois heures d'attente. »

CHAPITRE 6

CE QUI RESTE DES FEMMES

Dans les transports parisiens, nous croisons quotidiennement des Africaines ayant abdiqué leur belle féminité. Ce sont des ragotes poussant sans gêne de larges poussettes sur les pieds des passants. Enturbannées, en couche perpétuelle, elles sont au diapason des canons de beauté du Néolithique.

J'en ai vu une, grasse et impassible, trainer négligemment son marmot sur le sol dans un métro sale de la banlieue, comme s'il s'agissait d'une valise à roulettes ; l'enfançon se laissa trimballer avec une résignation inexpressive.

Les enfants Noirs pleurent souvent, d'une voix aigre moutarde, d'où l'on sent poindre un fort caractère. Lorsque leurs progénitures se rebiffent au fond de leur poussette, leurs tendres *Mama* gloussent, ricanent avec impertinence, consultent des magazines ou téléphonent.

Dire de la condition de la femme africaine qu'elle est dégradante serait formuler une tautologie. Une Noire fluette, non ventripotente, offre presque automatiquement un gage de civilité. Une Africaine obèse à force d'accouchements témoigne d'un avilissement programmé de toute sa personne, de sa mamelle trop tétée à son cerveau creux.

CHAPITRE 7

RIDEAU

Enfant, à l'âge de sept ans, lorsque j'ai pris la plume pour la première fois, ce fut pour écrire un livre « contre le racisme », qui fut doublé d'un atlas géographique mondial. Il y était écrit, avec beaucoup de fautes d'orthographe, que malgré leur nez épaté les noirs étaient des gens comme les autres et qu'il fallait leur porter à manger.

Je n'aurais jamais pensé étriller une partie de la population noire dans un roman près de trente ans plus tard.

Les clameurs continuent dans notre rue. Un café tunisien assaille nos trottoirs d'une terrasse illégale et aussi bruyante que possible. Mais la police revient faire des patrouilles sporadiques dans un lieu qu'elle avait délaissé.

Il y a des quartiers, des cités entières abandonnées, où les gens subissent, sans que nul puissant ne pense à eux. Pour les tours où ils subsistent, il est souvent trop tard.

Nous continuerons à porter plainte. Qu'on n'impose à personne des logements sociaux qui n'ont plus rien de social.

Ce roman est dédié à tous ceux – les humbles surtout – qui refusent l'inacceptable.

Avril-Juin 2014.

TABLE DES MATIERES

Des Fleurs et du chocolat.....p 2 à p 24

Sur la sculpture.

Le Goût d'un avocat.....p 25 à p 47

Sur la cuisine.

L'Acide Noir.....p 48 à 64

Sur le racisme.

